

récit

Mémoires d'un petit pied-noir

Mike



HYPALLAGE
EDITIONS

Mike

MÉMOIRES D'UN
PETIT PIED-NOIR
(Récit)

Hypallage Editions

Hypallage Editions

16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 24 décembre 2014

Prix : 2,11 €

© 2014 Hypallage Editions

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-37107-116-2

Sommaire

<u>Mention légales</u>	04
<u>Introduction</u>	05
<u>1943-1951</u>	06
<u>1951-1954</u>	18
<u>1955-1956</u>	36
<u>1956-1957</u>	42
<u>1957-1958</u>	54

Introduction

Éprouvant un profond malaise, j'ai souvent interrompu l'écriture de ces mémoires. Chaque fois, il me fallut accepter une désagréable pensée : au-delà des apparences, mon enfance ne fut pas très heureuse et le petit garçon que j'étais cherchait sans cesse à s'échapper du monde par le jeu et l'imagination. Ainsi pour poursuivre, je dus dominer mon appréhension, pensant que je me devais de donner aux jeunes actuels, formatés dans un univers monolithique, d'autres idées et d'autres visions du monde.

N'aimant pas non plus parler de moi, je voulais éviter d'écrire à la première personne. Mais il est impossible de raconter des souvenirs en utilisant le *il* sans risquer une sorte de dédoublement de la personnalité, de schizophrénie malsaine. Quant aux différents temps grammaticaux employés, le présent s'est imposé pour les souvenirs vifs, très « présents » dans la mémoire. Pour le reste ou les contextes, j'ai naturellement utilisé le passé.

SOMMAIRE

1943-1951

« Il fait froid. La silhouette assombrie d'une église ferme l'angle de la place. Je plie les genoux pour que mon court manteau puisse protéger mes jambes nues du vent. Mon père m'observe, rit, puis me prend, au chaud, dans ses bras. Mon frère Pierre et ma sœur Annie demandent aux parents de rentrer à l'hôtel... »

Dans l'immense fatras des souvenirs, celui-ci vient chronologiquement en premier et, comme tous les souvenirs de prime enfance il est dénué de toute réflexion. Une forte impression ou un sentiment puissant ont dû provoquer la mémorisation, mais ils restent secrets : le petit animal blondinet de l'hiver 1947 ne vit que l'instant. La particularité de ce souvenir, c'est l'apparente contradiction, car cette scène se déroule en Algérie !

Pied-noir [1] depuis des générations et au service de ce pays, mon père venait de prendre le poste d'adjoint du sous-préfet de Médéa [2], une ville du Haut Atlas au climat particulièrement vivifiant. La famille avait quitté Saint-Denis-du-Sig, ses marécages et les privations de la guerre, car j'y mourais du paludisme.

[1] Expression désignant les Européens nés ou habitants en Algérie. Deux théories expliquent l'origine de ce nom : les soldats de la conquête portaient des chaussures vernies noires ; les premiers colons étaient d'anciens marins soutiers qui avaient les pieds noircis par le charbon.

[2] Auguste, mon père, avait passé le concours de l'administration (ENA actuel) en 1933.

Bien après, mais souvent, mon père me disait : « Dr Séline, n’oublie pas son nom, ce médecin arabe t’a sauvé la vie ! ». Je n’ai aucun souvenir de cette époque-là, sauf quelques fragments hétéroclites : un goût de girofle dans la bouche (pour la percée des dents ?), une cour ensoleillée, une fenêtre à croisillons, des œufs de pâque décorés par maman et un baril d’olives noires !

Tiaret [3], ville sainte pour les musulmans du Maghreb, fut mon lieu de naissance, le 9 novembre 1943, et non pas à la mi-octobre comme prévu : je suis un donc « post-maturé ». Ainsi commençait une vie avec sa loterie de chromosomes, ses événements hasardeux et leurs empreintes dont vous pourrez juger les conséquences si vous lisez la suite de cette autobiographie !

[3] Tiaret est la capitale du Sersou (grande plaine du Sud-Ouest algérien).

Si nous revenons à Médéa, des séquences de souvenirs plus précis s’y attachent, du plus agréable au pire :

« C’est Noël et il neige ! En regardant fixement par la fenêtre la chute rapide et serrée des flocons, il me semble voir la maison monter vers le ciel. Dans la salle de séjour, le poêle à charbon est rouge luisant et la pièce remplie d’une chaude odeur de sapin. Ma poitrine est gonflée de joie, il est là, dans l’angle, le merveilleux sapin, avec de nombreux petits paniers en papier multicolore que maman nous a fait fabriquer pour remplacer les boules de verre argentées devenues trop rares. Au pied, il y a la crèche : les personnages me paraissent un peu tristes, sauf l’âne avec son oreille cassée.

Tout autour, il n'y a plus de chaussures, mais des feuilles froissées et les emballages abandonnés des cadeaux... J'ai eu un petit canon qui tire de minuscules obus, et une boîte de Spahis à cheval ! Je suis fasciné par les spahis, les vrais, car devant leur caserne [4] il y a, sur son cheval blanc, un garde, sabre au clair, magnifique dans sa tunique bleue et son burnous rouge. De plus, des détachements en uniforme moderne passent souvent devant la maison pour se rendre au champ de tir, et à leur grand amusement, je les suis avec mon petit fusil en bois et parfois une passoire sur la tête... De l'autre côté du couloir arrive l'odeur de la dinde qui cuit devant la cheminée de la cuisine ; maman et la tante Charlotte s'activent joyeusement autour de la vieille rôtissoire. Cette sœur de maman respire la douceur et la bonté. Malgré le mauvais temps, elle est venue de très loin, en camionnette conduite par son fils Armand et accompagnée de son autre fils Hervé... Pierre – ou mon grand cousin – a déniché une plaque publicitaire losangique, en fer émaillé de couleur jaune avec « Renault » écrit en noir. En tordant une des pointes et en passant une ficelle dans les trous, ils ont fabriqué une luge. Sur l'épais tapis de neige, on dévale, à grands cris, le terrain vague qui descend de la sous-préfecture à la maison. Seul ou à deux on grimpe et on recommence... Cependant, deux choses nuisent à la perfection de mon bonheur : mes spahis sont plus petits que mes autres soldats de plomb et je porte un pantalon long à bretelles : j'ai les jambes bien au chaud, mais il est impossible d'« aller faire pipi » sans se déshabiller complètement !... »

[4] Médéa était depuis 1860 le siège du 1^{er} régiment de Spahis.

Évoquons maintenant le pire : l'école. Les maîtres ou les maîtresses étaient pour moi, des entités étranges et menaçantes. Ils utilisaient un langage souvent incompréhensible, mais il fallait sans cesse les regarder et obéir sous peine de représailles. Bien plus tard, je me suis demandé comment les « enseignants » pouvaient être aussi éloignés de la perception du monde par un enfant, et aussi inconscients. Abandonné dans leurs mains toutes puissantes, l'écolier ne peut que fuir par l'imagination.

Et cela commence dès la « maternelle » :

« Je déteste ce hall d'entrée trop grand. Sur les murs sont peintes en couleurs criardes de grandes scènes qui m'épouvantent : un loup noir affublé d'un pantalon rouge menace de ses crocs trois cochons travaillant comme des hommes à la construction d'une maison. Plus loin, un garçonnet très malheureux a un nez immense et des oreilles d'âne, car m'a-t-on expliqué, il ment et n'est pas allé à école !... En classe, je ne peux pas jouer avec les bâchettes colorées que l'on nous a distribuées... Je n'ai pas dû faire ce que la maîtresse a demandé, car je me retrouve à la récréation au piquet, devant un mur de briques où je finis de creuser, discrètement, avec un doigt, un petit trou que d'autres victimes ont entamé... »

Au cours préparatoire, l'apprentissage de la lecture était pénible, mais j'étais assez intéressé par l'écriture. On faisait sur des lignes et des lignes de petits traits verticaux, puis de petits ronds, puis de petits crochets, enfin on liait le tout pour faire des *a*. Mes lignes commençaient toujours bien, mais finissaient par trembler ou être maculées de taches d'encre. Je n'avais donc pas souvent de « bons points » roses ou bleus. Une fois, cependant, j'en eus suffisamment pour avoir

le droit de choisir une image : je pris des dahlias, car c'étaient les fleurs plantées par maman dans le petit jardin devant la maison.

Au cours de l'année scolaire suivante, je ne me souviens guère que des commentaires de grandes planches du style « image d'Épinal ». L'une d'entre elles était très étrange pour nous : elle décrivait la pêche à pied dans l'estran d'une marée basse !

Un curieux souvenir me revient :

« Une fois de plus, au lieu d'écouter le maître, mon esprit est en vadrouille et mon regard fuit au loin par la fenêtre. Soudain, mon cœur fait un bond : les toits sont couverts d'une fine pellicule de neige : Noël arrive ! Mais mon cerveau se rebiffe, il cherche avec difficulté : dans quel mois sommes-nous ? Et la réponse tombe, décevante : mai. La chaleur sur les tuiles rouges a créé une réverbération vaporeuse blanchâtre. C'est un mirage... »

Heureusement, il y avait les grandes vacances et, surtout, tous les deux ans, un voyage en France. La veille de l'embarquement sur le *Ville d'Alger* mon excitation était telle que l'odeur du savon au citron évoque toujours dans mon esprit une chambre d'hôtel et un voyage (Proust !). Les 48 h à bord du paquebot étaient un rêve éveillé. Ainsi, la mer devint pour moi et pour toujours le signe du plaisir et de la liberté. L'arrivée à Marseille dans la lumière matinale était magnifique, seule la longue attente du débarquement des voitures par les grues était pénible. Avec la Juva 4 (c'était une petite Renault), nous remontions jusque dans le Morvan pour séjourner dans un village près de Monceau les Mines, chez la sœur aînée de maman. Au cours du voyage, penché

entre les deux sièges avant de l'auto, j'ouvrais de grands yeux pour tout absorber du paysage aux monuments.

Chez la tante Margot, au caractère bien trempé et aux talents culinaires exceptionnels, la vie était douce (ah ! les confitures de framboise) et libre. J'en profitais pour faire des expériences amusantes, comme boxer les têtes d'oignons montés en graine ou mesurer la quantité d'urine que l'on produit. Cette dernière étude de physiologie entraîna une hilarité générale dans la famille, car j'avais utilisé une bouteille et uriné directement dedans, mais un curieux réflexe fit grossir mon appendice : ainsi je restai coincé dans le goulot et stupéfait, appelai au secours... Les rares moments désagréables étaient le bain hebdomadaire dans un baquet à l'extérieur. J'avais l'eau la plus chaude, car étant le plus jeune, je passais en premier, mais je grelottais de tous mes os. Après moi, ma sœur puis mon frère poussaient des cris... La forêt fut une autre découverte très marquante. C'était le « bois de Crochu », nous y allions en vélos ; personnellement, j'étais dans une petite charrette derrière l'un d'eux. L'odeur puissante de mousses, de champignons et de bois mouillés est restée gravée dans mon esprit, encore liée à la sensation de liberté...

Les vacances sans voyage en métropole se déroulaient en partie à la ferme louée par la tante Charlotte et son mari Ferdinand dans la région de Constantine. Massine était un ancien ksar arabe avec de hautes murailles de pisé de couleur ocre. Les bâtiments entouraient entièrement une cour traversée par toutes sortes d'animaux. Les pièces étaient immenses, surtout les greniers bordés de créneaux et la cuisine...

« Le beurre frais, fondant sur la galette arabe encore chaude est un délice ; cuite sur un kénoune [5], son goût est unique. Je trempe avec envie une tranche dans un bol de Banania plus grand que ma tête... »

Mais rien n'est parfait. Un jour, brutalement, un tremblement de terre nous a secoués dans un bruit d'enfer. Affolée, ma tante croyant m'entraîner dehors a saisi une chaise ! Toute une semaine durant, nous fûmes contraints de dormir à la belle étoile. Couchés sur le sol on y voyait parfois des vaguelettes passer en grondant.

[5] Poterie de terre et remplie de braises.

Une partie des vacances se passaient à la maison. Les jeux ne manquaient pas. J'ai appris à faire du vélo sur celui de maman, renforcé de roulettes latérales ; debout sur le pédalier, je circulais devant la maison dans l'avenue Jean Richepin [6]. Cette rue, bordée de micocouliers dont nous mangions les petites baies noires, était très agréable en été.

[6] Poète né à Médéa en 1849.

Un jour, Pierre tenta une descente d'escalier avec la fameuse luge : l'expérience ne fut pas renouvelée. De même que sa belle voiture en celluloïd rouge qui brûla, car nous l'avions agrémenté d'une bougie allumée en guise de phare. Le plus fantastique était son train électrique. L'oncle Georges, le frère de papa, avait fait toute la guerre depuis la Tunisie jusqu'à Berchtesgaden. Dans des ruines allemandes, il avait trouvé ce jouet et l'avait offert depuis longtemps à mon frère. Il y avait une locomotive Märklin avec des

wagons, mais pas de rail : c'était terriblement frustrant. Pierre nous autorisa, Annie et moi à jouer avec, à condition que nous participions à l'achat des rails. Ainsi tous les dimanches, au lieu de passer chez le marchand de bonbons, nous avons économisé notre argent de poche et une partie de celui réservé à la quête...

« Le cercle de rails est enfin bouclé. Tout autour sont disposés de petits personnages de carton trouvés dans les boîtes de « Vache qui rit », nous avons même fermé les volets de la chambre pour voir les lumières des petits phares de la locomotive. Elle démarre très rapidement et nos cris de joie couvrent le bruit du train. Et merveille, si je veux la bloquer avec la main, elle repart toute seule en sens inverse... »

En fait, je jouais surtout avec mes petits soldats. Je créais pour eux toutes sortes de scénarios et de constructions, comme des maisons à étages ou, à l'aide d'un miroir sous mon lit, un cinéma. À ce propos, le dimanche soir, nous avions parfois le droit d'aller au cinéma avec les parents. Je me souviens parfaitement de mon premier film : une horreur, un traumatisme ! C'était *Pinocchio* de Walt Disney. Je garde également un souvenir nuancé de la première lecture de bandes dessinées, *Le Lotus bleu*, dans les pages du magazine *Le Pèlerin* : ce chinois voulant couper la tête à toute sa famille me plongeait dans un monde absolument incompréhensible.

Dans le genre effrayant, il faut ajouter ce vieil arabe dont les parents me disaient qu'il était très gentil, mais un peu fou : couvert de breloques et de chiffons déchirés, il marmonnait des incantations lugubres en passant une cassolette autour de chaque pilier de la clôture du jardin... Je com-

prends pourquoi, le soir, l'extrémité obscure du couloir me terrifiait...

Par contre, la musique et les chansons me réjouissaient. La toute première que j'eus chantonnée commençait par « Une poule sur un mur qui picote du pain dur... » Ce n'était certainement pas du Mozart ! Mais rapidement je passais à *Mon beau sapin, roi des forêts...*, puis à *Ma cabane au Canada...* (Line Renault) ou *Une demoiselle sur une balançoire* (Mireille) et *J'aime planer* (sic) *sur les grands boulevards* (Yves Montant). Une étrange mélodie qui servait d'indicatif à une émission de radio me fascinait : bien plus tard, je découvris qu'il s'agissait du boléro de Ravel.

Je crois que je ne faisais pas beaucoup de bêtises, sauf si mon insatiable curiosité me poussait dans de dangereuses expériences. Une fois de plus je fus prisonnier, mais cette fois par le bout du doigt : l'aiguille de la machine à coudre Singer, celle au pied de fonte et pédalier, m'a traversé l'ongle et l'extrémité de l'index. Je n'ai pas de souvenir de la douleur, mais d'une très grande difficulté à remonter l'aiguille et retirer le doigt avant que la redoutable pointe ne redescende aussitôt...

Le plus agréable était les dimanches à la mer. Certes, il fallait partir de bonne heure pour rejoindre Alger puis une plage. La route tortueuse descendait l'étroite vallée de la Chiffa taillée dans des schistes noirs déchiquetés ; ensuite on franchissait la grande plaine de la Mitidja, aux parfums d'orangers, puis l'on traversait Alger pour longer la côte ouest. Sidi-Féruche [7] était une longue plage de sable blanc, fin et brûlant, bordée, côté terre, d'une ligne de cabanons aux vacanciers joyeux et très bruyants.

[7] C'est la plage où débarquèrent les troupes françaises en 1830 pour conquérir la ville d'Alger. Tout le nord de l'Algérie était alors sous la dépendance de l'Empire turc et dirigé par un bey à Alger. Le prétexte de l'invasion fut un insultant « coup d'éventail » porté par le Bey à l'ambassadeur français. La raison de fond était que, depuis des siècles, Alger, protégée par de puissants forts, servait de base aux pirates barbaresques qui écumaient la méditerranée, fournissant butins et esclaves à l'Empire ottoman. Dans le sud, les diverses tribus se combattaient... L'Algérie n'était pas un pays homogène et indépendant.

Nous nous baignions avec grand plaisir le matin. L'eau était chaude, mais malheureusement je ne pouvais pas y rester longtemps sans grelotter. (Une fois de plus, je note que j'ai froid. Lorsque je regarde des photos de cette époque, je constate que j'étais très maigre et même à la limite du rachitisme : le paludisme avait laissé des traces !). Le repas sous un épais parasol orange était un régal, la tradition voulait que nous mangions des cocas. Ce sont de petits pâtés en croûte fourrés aux épinards et blettes avec des anchois et du piment. L'attente était longue avant la baignade du soir, car il fallait « avoir digéré ».

Je préférais les criques entre Cherchell et Tipaza. Non seulement il y avait de magnifiques ruines romaines, mais les rochers étaient grouillants de petits animaux marins que je captuais avec joie. L'eau était très transparente, mais d'un bleu profond ; sous la surface l'on voyait filer des bancs de petits poissons argentés, parmi des algues rouges et de très nombreux oursins violets. Malheur à qui mettait le pied dessus ! Depuis longtemps mon père avait acquis des tubas

et des masques de plongée : c'était incroyable de voir si bien toute cette vie sous la surface de l'eau. Plus tard, nous eûmes aussi un petit bateau pneumatique dit « dinghy ». Pour moi c'était une grande aventure que de pagayer un peu loin...

« Je suis au bord, un chapeau de paille sur la tête et une serviette sur les épaules. Au loin, l'extrémité recourbée du tuba de mon père dépasse de la surface de l'eau. Annie, dans le dinghy, le suit de près. Soudain, mon père se dresse en hurlant et en agitant au bout de son harpon un gros poisson plat qu'il pose rapidement dans le canot. À son tour, ma sœur pousse des cris aigus... L'explication arrive avec le débarquement près de moi : le poisson est une torpille qui envoie des décharges électriques !... »

Ce qui était très beau, mais triste, c'était d'admirer le coucher de soleil et son rayon vert avant de partir. À l'arrivée, moment très pénible, mon père me réveillait pour me sortir de l'auto et m'amener frissonnant au lit.

Certains soirs d'été, les parents, allongés dans des chaises longues, et nous, sur le sol, nous admirions le ciel nocturne, avec le droit de faire un vœu pour chaque étoile filante (malheureusement, je n'ai toujours pas la magnifique voiture Saab promise!).

Les vacances de Pâques restent également mémorables avec la chasse aux œufs après le passage des cloches revenues de Rome, mais aussi, aux Rameaux, une semaine avant : une belle tradition venue d'Italie voulait que tous les enfants portent à la messe des branches entièrement recouvertes de papier doré ou argenté sur lesquelles étaient accrochés, comme des fruits, une grande quantité de bonbons.

Contrairement à l'école, je garde de bons souvenirs de la religion. Certes les messes étaient longues, mais j'avais le droit de jouer avec le porte-monnaie ou autre. Et surtout, je faisais revivre les personnages du bas-relief de la chaire sous laquelle nous étions : ils étaient sympathiques, semblables à des chevaliers avec de longues barbes ; je trouvais cependant que leur château (Jérusalem !) était bien petit pour leur taille.

Je me souviens avoir vu, dans une salle où mon frère suivait le catéchisme, un tableau ravissant : sur fond bleu pastel, un Jésus-Christ rayonnant parlait à des enfants assis dans l'herbe en compagnie de moutons.

Une autre fois, au cours d'une messe, pendant l'élévation, la tante Margot me glissa à l'oreille « Si tu regardes très attentivement, tu verras Jésus » : j'ouvrais de grands yeux, mais à mon immense déception, persuadé que je manquais de foi, je ne vis rien. En fait, elle faisait allusion au dessin inscrit en creux dans l'hostie du prêtre !

SOMMAIRE

1951-1954

À sa grande joie, mon père fut nommé administrateur de toute la région de Chellala. Située sur les hauts plateaux, elle n'est séparée du Sahara que par une chaîne de montagnes dénudées. Imaginez, sur des centaines de kilomètres, un paysage de western, formé de cailloux et, de-ci de-là, de touffes d'alpha [8] ou de chir [9]. Cependant cette région aux nombreuses tribus nomades, était riche de sa grande production de moutons.

[8] Alpha : herbe aux feuilles longues, aiguës et dures, servant à la fabrication du papier de luxe. La société Morry en assurait la collecte et le transport par de grands camions qui étaient les rares véhicules que l'on croisait sur les routes.

[9] Chir : herbe aromatique amère. Elle imprégnait agréablement la chair des moutons de la région.

Pierre était en internat chez les Pères blancs, près d'Alger, et Annie, entrée en 6^e au collège de Médéa, était restée en pension chez une vieille dame. Ainsi, j'étais seul avec les parents quand nous sommes entrés dans une nouvelle vie...

« Nous arrivons le soir, très tard, devant notre future résidence. La très longue route rectiligne qui aboutit à la petite ville ne va pas plus loin. Je suis à la fois inquiet et fasciné.

La longue façade du bâtiment est précédée d'une belle galerie aux colonnes de briques roses éclairée en contre-jour par toutes les fenêtres allumées. Devant, des personnes se sont précipitamment alignées. Après un mot de bienvenue,

le futur adjoint de mon père, chéchia à la main, présente dans l'ordre protocolaire le personnel : Le comptable, les secrétaires, les goumiers [10] aux ceintures rouge armée et burnous bleu roi, le chaouch [11] Boudissa en sarouel [12], gilet gris et guénour [13], le chauffeur, le mécanicien, le jardinier et son aide, et enfin Yamina la cuisinière, aussi femme de chambre. Encore impressionné, quand j'arrive devant elle, sa main tatouée au henné caresse ma tête blonde... »

[10] Noms des cavaliers armés en Algérie.

[11] Chaouch : maître d'hôtel (et non pas serveur).

[12] Saroual : large pantalon plissé pour monter à cheval.

[13] Guénour : turban très haut, formé d'une calotte de feutre entouré de plusieurs mètres de voile blanc.

Pendant quatre ans, Boudissa et Yamina seront, en quelque sorte, mes seconds parents.

Le lendemain de notre arrivée, je découvris un véritable royaume :

Derrière le bâtiment s'étendait un parc avec une allée de palmiers et beaucoup d'autres arbres. Au centre, un petit bassin avec jet d'eau était entouré de bambous ; plus loin encore se dressait un grand portique avec un trapèze, des anneaux, une corde à nœuds et une balançoire (cette balançoire, de flexion en flexion, de jour en jour, de mois en mois, transforma mes jambes rachitiques en membres d'athlète). Le mur du fond était interrompu par une jolie terrasse qui surplombait la rue commerçante où circulaient les mouquères entièrement voilées de blanc [14] devant les maisons également blanches, mais aux portes très colorées.

Au loin, on apercevait le minaret de la mosquée. Sur le côté est du parc, un grand mur couvert de lierres, une buanderie et un portail donnaient sur la rue principale. À l'opposé, à l'ouest, une courette allongée était fermée par une étable suivie de poulaillers. Et, ô merveille ! il y avait, dans l'angle, une petite tour de briques d'un étage, avec plancher, toiture et meurtrières, exactement aux dimensions d'un enfant !

[14] Contrairement à la mode du tchador ou de la burka noire, les musulmanes de cette époque-là étaient plutôt élégantes avec leurs grands voiles blancs légers et cette voilette transparente brodée qui leur couvrait le bas du visage, soulignant un regard souvent superbe. Aussi, quand elle croisait un homme trop intéressé, elles tiraient sur leur voile pour ne laisser paraître qu'un seul œil.

Le long bâtiment lui-même était en trois parties : l'aile est correspondait au domaine administratif avec ses bureaux, son poste de garde, etc. L'aile ouest comportait la « salle des mariages », décorée d'une Marianne et de drapeaux tricolores, une pièce équipée de grosses radios où arrivaient parfois des messages cryptés, un atelier et un très grand garage où stationnaient un camion, une curieuse ambulance, une 2 CV camionnette, une Prairie (4x4 de l'époque) et la voiture officielle : une Frégate noire. Notre habitation était au centre de la bâtisse. Dans l'axe, au rez-de-chaussée, un grand vestibule allait de la galerie au parc avec sur le côté un escalier de marbre blanc. Des portes à double battant... donnaient à gauche sur le grand salon de réception et à droite sur le bureau de mon père. Derrière l'escalier, on accédait au hammam. C'était une salle voûtée toujours fraîche, entièrement carrelée d'azulejos. Elle avait dans un angle un

bassin très profond surmonté d'une énorme poire de douche en cuivre. Après cette pièce, on trouvait la chambre des invités. À l'étage, l'escalier donnait sur un palier bordé de rambardes qui surplombaient le vestibule. Les chambres et une salle de bain étaient disposées à droite ; à gauche, un petit couloir conduisait à la cuisine puis à l'office et se terminait par un escalier de service. Sur le devant, il y avait la salle à manger et un « petit salon » (seul endroit interdit aux domestiques : c'était le refuge de maman). Les portes-fenêtres s'ouvraient sur la longue terrasse abritée qui recouvrait la galerie de la façade. De là, on voyait la cour d'entrée où nous étions arrivés, un talus de lauriers roses puis une placette en pente. Sur ce côté, il y avait un café-hôtel et des jardins potagers bordés de figuiers de barbarie. De face, en plein sud, s'élevaient mon école, quelques maisons de type européen et le local de captage de la source, base de la vie de Chellala. Puis la pente rocheuse et nue s'accroissait progressivement pour devenir une falaise de calcaire abrupte dans une montagne superbe et sauvage.

Le découpage du temps était très particulier à Chellala. La moitié de l'année, aux heures chaudes, entre une et quinze heures toute activité cessait : l'école, les bureaux et les commerces fermaient. Le silence régnait. Par contre, à 18 h précise, la vie « moderne » explosait avec la mise en marche de la centrale électrique. Tous les appareils ressuscitaient : radios, ventilateurs, éclairage et parfois le train électrique ! Le bruit lourd du diesel de l'alternateur se propageait sur la ville et dans la nuit jusqu'à une heure du matin. Son arrêt provoquait un silence hallucinant.

Ce silence nocturne était régulièrement troublé par un lointain ivrogne arabe qui frappait à la porte de sa maison en suppliant ses femmes qui l'insultaient, de le laisser entrer ! Un jour, mon père dut faire hospitaliser ce curieux musulman.

Le plus étrange était le remodelage de la semaine : le dimanche était l'équivalent du mercredi et le vendredi devenait le dimanche ! En effet, le vendredi, jour saint des musulmans, était en plus ici le jour du grand marché. Bouillant d'activité, l'immense terrain à l'ouest se couvrait de dromadaires, de troupeaux de moutons à vendre, d'étales de marchands, d'essaims de mouches et de tentes de nomades, dont mon père devinait les tribus grâce aux différentes couleurs du tissage des toiles. Sauf lui, trop occupé ce jour-là, nous allions à la messe ! Le curé de Bogarhi (à plus de cent kilomètres) arrivait par le car le jeudi soir, dînait chez nous en racontant ses aventures de missionnaire en Afrique Noire, dormait, puis, le lendemain, célébrait l'office dans la petite chapelle de Chellala. Située sur la rue principale en face du portail du parc, elle était suffisamment grande pour le peu d'habitants européens...

À l'école, mes camarades André, Moïse, Ahmed [15] et Gérard paraissaient distants avec moi, mais les instituteurs devenaient enfin très sympathiques (le fait que mon père soit le hakem [16] y était probablement pour quelque chose). Je fus même un peu amoureux de mademoiselle Langlade, petite brune très fine, ma première « maîtresse » (d'école) !

[15] Ahmed était le fils du marchand de tissus. Il était mzabite : c'est la plus ancienne secte musulmane (ses membres devaient obliga-

toirement se faire enterrer au Mzab dans le Sahara). Moïse était le fils du propriétaire du bazar. André était le fils de l'ouvrier responsable de la centrale électrique.

[16] Chef.

Les « études » étaient sacrées pour mon père, et je me devais de faire bien. Mais une terrible plaie apparut, ouverte régulièrement de dictée en dictée : ma nullité en orthographe ! De toute ma vie scolaire, deux fois seulement, je fis moins de cinq fautes et évitais le zéro éliminatoire.

Alors que j'entamais ma honteuse deuxième année de préparation à l'examen d'entrée en 6^e, l'instituteur me demanda :

« Comment fais-tu pour commettre autant de fautes en si peu de lignes ? » Ce à quoi je répondis :

— Parce que, quand vous dictez, par exemple : « Les champs de blé » je ne vois pas les mots et leurs lettres, mais un vrai champ de blé qui ondule sous le vent ! »

Surprise passée, il déclara :

« Il faut lire davantage... Et faire plus de dictées ! »

Je haïssais les dictées, mais la lecture ? En fait, j'aimais beaucoup les livres pour leurs illustrations, en particulier celles du manuel d'histoire ou de « leçons de choses [17] ».

[17] Sciences naturelles et physiques. Les études y étaient non théoriques (ex. : l'étude de la pomme ou du moteur à explosion).

Mais, surtout, la source fondamentale de ma culture et de mes rêves fut l'infinité de schémas, d'images et de reproductions de tableaux des deux énormes dictionnaires Larousse

de la famille (comme il datait de 1900, je crains que cela n'ait influencé mes goûts). J'avais aussi un livre de chevet, sans image : *Le tour du monde à la voile* d'Alain Gerbault. Certes, cela parlait de la mer, mais je m'endormais systématiquement et rapidement dessus...

Ma chambre était trop grande, avec même une alcôve cabinet de toilette, d'où je craignais de voir sortir des « choses » ; je dormais donc avec un poignard arabe sous mon oreiller. La pièce était meublée en style Art déco avec en particulier un énorme miroir circulaire sur lequel j'étudiais les bizarreries de l'optique et me posais les questions suivantes : « Quel est cet autre moi-même ? Où est la réalité ? » Une autre chambre me servait de salle de jeu, sauf pendant les vacances quand mon frère était là. Un jour, alors que je jouais tranquillement dans cette pièce, je me sentis brusquement « bizarre », je m'appuyais dos au mur et glissais pantelant sur le sol : ce fut ma dernière crise de paludisme...

Cela fait ressortir de ma mémoire mes expériences sur les moustiques : j'avais capturé dans le bassin du parc de nombreuses larves que j'étudiais à travers d'anciens pots de confiture, sans couvercle. Malheureusement, nous partîmes à Alger. Au retour, la maison était envahie de diptères affamés !

Je me souviens d'insectes énormes comme les courtilières, mais le pire fut une des sept plaies d'Égypte : la région fut victime de l'invasion des criquets. Cela recouvrait tout comme de la neige, mais les flocons étaient gros, gris, vivants et bruissants. On ne voyait pas à deux mètres et l'on glissait sur une épaisse couche d'insectes en laissant des

traces gluantes jaunâtres. Les plantes furent décortiquées et les animaux affamés, sauf les insectivores ! La lutte se développa sans pitié contre eux et pour notre survie, par épandage de HCH (gamma-hexachlorocyclohexane) à l'aide de camions pompes et même d'un hélicoptère (dans lequel je fis mon baptême de l'air). Dix ans après, nos meubles et nos vêtements portaient encore l'odeur caractéristique de cet insecticide...

Il y eut une autre catastrophe naturelle : le tremblement de terre qui détruisit Orléansville. Bien que l'épicentre fût éloigné, cette nuit là m'a laissé un souvenir épouvantable :

« Quelque chose me secoue violemment dans mon lit et un bruit terrible me fait sursauter : tous les objets, la vaisselle, les vitres s'entrechoquent, des tableaux tombent, les meubles craquent et ajoutent de l'angoisse, la cloche de la chapelle sonne toute seule. Une odeur méphitique se dégage avec la poussière soulevée par les vibrations. Des cris retentissent, puis tout s'arrête... Il n'y eut pas de gros dégâts : des fissures dans des maisons et quelques blessés légers... Le lendemain pendant le repas, je vois de minuscules vaguelettes sur la surface de mon verre d'eau. Je regarde mes parents qui observent un début d'oscillation du lustre ; en un instant on se précipite sous le chambranle de la porte... »

Le jeu de Meccano fut de toute ma vie le plus beau des cadeaux de Noël. Après avoir reproduit un ou deux modèles du manuel, je me suis lancé dans de multiples créations, découvrant ainsi beaucoup de lois de la mécanique. J'ai construit toutes sortes de véhicules avec des suspensions originales, des machines et des grues, des arbalètes, un mini

bathyscaphe (additionné de boîtes de conserve) pour « l'exploration » du bassin, et même un métier à tisser fonctionnel.

Je jouais aussi beaucoup dans le parc, utilisant au maximum mon imagination, parfois à mes dépens : « Casque colonial sur la tête, fusil à la main, je suis un explorateur dans la jungle chassant les terribles panthères noires. Horreur ! Jailli de derrière une feuille d'acanthé, un félin se jette réellement sur moi... ». C'était Rounou, notre chat noir, qui voulait également jouer. Rounou était beau, mince, athlétique, mais c'était un brigand. Il chassait sans cesse et ne se nourrissait que d'oiseaux, ce fut sa perte. Une nuit, une fois de trop, il attaqua le poulailler de notre voisin le docteur Framinet : celui-ci le fusilla à coup de chevrotines.

Très souvent, les dimanches après-midi, mon père nous emmenait, maman et moi, visiter les divers chantiers qu'il lançait sur son territoire : écoles ou dispensaires dans des douars lointains, centres vétérinaires pour les moutons, canaux d'irrigation dans les zones particulièrement arides et, surtout, son « dada » : les éoliennes qui pompaient l'eau de la profonde nappe phréatique. Ces randonnées étaient instructives, parfois trop longues.

À Taguine, endroit très aride, lieu de la capture de la smala [18] d'Abd El Kader, l'on descendait dans des grottes inquiétantes où une source d'eau volcanique puait l'hydrogène sulfuré. Le plus agréable était la baignade, à Serguine, dans un grand bassin d'irrigation bordé d'eucalyptus... quand n'y nageaient pas trop de couleuvres !

[18] Camp retranché avec tous les troupeaux, les réserves, le trésor et le harem. Capturé par le duc d'Aumale en 1843. Abd el Kader,

allié au sultan du Maroc, avait unifié des tribus pour lutter contre l'invasion française. Peu après leur défaite à Isly (1844), il se rendit au général Lamoricière, fut interné dans un château en France et devint un ami de Napoléon III.

Le plus saharien des paysages était à Aïn-Oussera : entouré de dunes, il y avait un village aux rues sablonneuses, étroites, bordées de mechtas [19]. Et très surprenant, le café maure du lieu était tenu par une cousine de mon père, la tante Alphonsine ; cela ressemblait à une misérable « cantina mexicaine » des westerns avec une forte odeur d'acétylène, car l'éclairage se faisait, comme dans les mines, avec ces curieuses lampes.

[19] Petite maison arabe en pisé et blanchie à la chaux.

Souvent, nous étions reçus par des autorités locales. Étant impubère, je devais avec maman rendre visite aux femmes du harem. Assises en tailleurs sur d'épais tapis, tout en continuant à préparer le couscous, elles commentaient ma blondeur, me gratifiaient de caresses et discutaient en arabe avec maman (j'appris plus tard qu'elles racontaient principalement les histoires osées de la vie du harem). J'ai aussi assisté à des méchouis, à quelques fantasias que je trouvais inquiétantes et souvent à des « concerts » de derbouka, raïta et bendir [20]...

[20] Derbouca : grand tambour tenu verticalement. Raïta : sorte de hautbois au son aigre identique à la bombarde bretonne. Bendir : tambourin.

Lors des grandes vacances, l'année du voyage en France, pour la première fois nous avons pris l'avion. C'était un quadrimoteur à hélices Super Constellation. Ce fut magnifique, je passais tout le trajet le nez collé à un hublot.

Nous avons atterri à Vichy, où mon père devait suivre une sévère cure pour soigner son foie mal en point. Je me suis beaucoup ennuyé dans cette ville ; cependant, j'ai curieusement aimé le goût de l'eau Célestin et beaucoup apprécié une soirée à l'opéra avec la représentation des *Contes d'Hoffmann*.

Une autre année, restés en Algérie pour les vacances, nous sommes allés à la nouvelle ferme de la tante Charlotte : « Les falaises ». Le nom était justifié par une longue falaise qui se dressait comme un mur inquiétant au-delà des champs. Le lieu était assez fantastique avec ses ruines romaines, dont les sarcophages servaient d'auges aux animaux, avec ses rochers de grés colorés et sa vallée des cactus cièrges que nous visitions à dos de mulet.

Le reste des vacances à Chellala se passait en activités habituelles : les jeux pour moi, l'atelier du garage ou la chasse pour Pierre, et la lecture dans un figuier du parc pour Annie. Nous faisons aussi des promenades à pieds comme à Louskaria, une magnifique source à quelques kilomètres, ou vers la remonte [21] avec ses superbes chevaux, ou encore vers l'ouest, sur le grand terrain du marché.

[21] Centre d'élevage de chevaux.

À cet endroit, sous chaque pierre, il y avait une famille de scorpions jaunes. Mon père se demandait par quel miracle

personne n'était jamais piqué, d'autant plus que les enfants des nomades ramenaient dans des boîtes de conserve de grandes quantités de ces animaux pour toucher une récompense.

Bien qu'au bout du monde, nous n'étions pas pour autant coupés de l'actualité. Je me souviens de conversations animées avec les copains sur les derniers modèles de voitures, et même d'une discussion sur les propriétés du « rayon de la mort » (qui s'appellera plus tard rayon laser)...

Au mois de mai 1954, pour la première et unique fois de son histoire, il y eut à Chellala, une communion solennelle, appelée maintenant « profession de foi ». Les cours de catéchisme, surveillés par une jeune fille, consistaient à apprendre par cœur dans un manuel les réponses aux questions du genre « Qu'est-ce que l'Esprit saint ? ». Cela sans aucune explication. Nous étions quatre, Géraldine, une très grande et gentille fille, André, moi et un quatrième dont j'ai oublié le nom. Je me souviens de cette première communion à genoux, de mon costume trop élégant, de la chapelle trop petite et surtout de la grande réunion de famille qui dura plusieurs jours avec les grands-mères, les tantes, le cousin Hervé, la grande cousine Josèphe... On s'amusa beaucoup, par exemple à effrayer notre grand-mère maternelle en sautant, les uns après les autres, d'une fenêtre de l'étage sur un rebord qu'elle ne pouvait pas voir... Une belle et grande table était installée dans le parc. Avec son espace et tous ses serviteurs, la « vie de château » est dans ce cas rare, très avantageuse.

Le lendemain ou surlendemain, Hervé qui avait le permis de conduire fut autorisé à emmener, en 2 CV, Pierre et moi à la chasse aux outardes du côté de Taguine...

« La région est aride et désertique, la piste arrive brutalement sur une gorge profonde. Au fond, une dalle de béton sert de gué dans un oued absolument sec. Hervé va trop vite... La voiture fait un bond sur la dalle dans un bruit de ferraille, elle avance un peu sur la pente opposée puis revient en arrière. Nous descendons pour voir les dégâts : l'arbre de transmission entre le moteur et les roues arrière est sorti de son logement et traîne par terre. Nous ne sommes entourés que de rochers nus, je panique : nous sommes bloqués, avec peu d'eau et il n'y a aucune chance de voir passer un autre véhicule avant plusieurs jours ! Hervé, calmement, me demande de me glisser sous la voiture. Avec Pierre, ils font osciller la 2 CV de plus en plus haut jusqu'à ce que je puisse remettre l'arbre de transmission dans son logement. Je le fais sans difficulté et nous repartons tout joyeux... »

La plus grande cérémonie à la chapelle eut lieu pour nos « confirmations ». Monseigneur Duval, archevêque d'Alger, futur triste cardinal, était là en grandes pompes avec chauffeur, coadjuteur, crosse, mitre, robe violette, etc. Ce fut un grand honneur de l'héberger chez nous !

La « vie de château » n'est pas aussi belle que l'on croit : l'intimité y est impossible et on y vit comme en vitrine, en représentation. Par exemple : hormis pour ses jours de congé, Boudissa nous servait à table et, de ce fait, les conversations ne pouvaient être que superficielles ou en pointillés. Mais alors, direz-vous, pourquoi ne pas faire

soi-même le service ? La réponse est simple : Boudissa se serait vexé !

Tout cela était accentué par mon père qui tenait à donner une image parfaite de représentant de la république. Ainsi, maman n'eut pas le droit d'apprendre à conduire, car cela faisait « mauvais genre ». Pour ma part, je garde le souvenir d'une terrible réprimande : « Pour qui te prends-tu ? Boudissa n'est pas à ton service... » ; je lui avais demandé gentiment de m'aider à ranger mes jouets ! Une autre fois, je dus détruire les petits drapeaux allemands que j'avais faits pour le groupe de soldats de plomb jouant le rôle des méchants. Je devais donc toujours avoir une tenue stricte et ne jamais prendre la parole en présence d'adultes, sauf si l'on me posait une question...

L'épouse du préfet me demande gentiment :

« À quoi joues-tu ?

— Au cow-boy, madame (mais je prononce, comme tous les enfants le faisaient : « cove-bois »).

Elle ne comprend pas, réfléchit et répond, en accentuant l'accent :

« Ah ! au « caoo-boye » ! C'est mignon, mais il faudra apprendre l'anglais... »

Effrayé, je souris quand même en hochant la tête...

Loin de mon frère, de ma sœur et de tout, mais aussi parce que les domestiques faisaient tous les travaux ménagers, maman s'ennuyait... Un de ses rares plaisirs était de choisir, le matin, dans l'abondant étalage de légumes et de fruits présentés par le jardinier devant la maison, ce qu'il fallait pour les repas du jour. Le reste était ensuite distribué au personnel ou à des personnes pauvres. La radio étant inuti-

lisible dans la journée, pour se distraire il lui restait la couture : elle faisait des robes pour Annie ou elle-même et, en cachette de moi, en prévision de Noël, une grande tente et des costumes d'Indiens (que mes propres enfants utilisèrent aussi).

Mon père décida alors d'acheter un pied-à-terre à Alger, pour que nous puissions y passer d'heureux week-ends avec Pierre et Annie. Ce fut un appartement de deux pièces à Hydra, le Neuilly de la ville d'Alger. Mais cette ville était très loin au nord. Heureusement, le calendrier spécial de Chellala permettait de partir le jeudi à 17 h ou le vendredi matin et de revenir le dimanche soir en sautant un seul jour d'école : le samedi.

Le trajet commençait par une ligne droite lancinante de cent kilomètres avec un seul petit tournant ! L'on arrivait ensuite au pied de l'Atlas, où le lac de Boughezoul surgissait couvert de flamants roses (j'y ai péché, à main nue, mes premiers poissons). La route montait alors vers Bogarhi où, après une triste et brève visite à ma grand-mère paternelle et à ma tante Alice, on repartait sur Médéa. La route sinuait dans des paysages plus verts avec ses coteaux couverts de vignes, de champs variés et de bosquets de chênes-lièges, avant de redescendre sur Alger.

La Toussaint 1954 fut un moment fatidique. Après être passés à Bogarhi et son cimetière, nous étions en week-end prolongé à Alger. Le soir, au cinéma, nous avons vu *Quo vadis*, premier film en cinémascope. Le lendemain, alors que nous mangions, un motard du gouvernement apporta à mon père un message. Il devait se rendre de toute urgence à son poste : la révolution algérienne venait de commencer dans

différentes régions et, surtout, dans les Aurès, où, symboliquement, un jeune instituteur et sa femme avaient été égorgés.

Vacances raccourcies : Pierre et Annie, frustrés, furent reconduits dans leurs internats. Puis nous poursuivîmes la route, de nuit...

« Ressentant la forte inquiétude des parents, je ne dors pas. Nous venons de dépasser Bogarhi... Soudain, dans la lueur des phares, au milieu de la route, un homme fait signe de s'arrêter. Un camion est sur le bas-côté. Mon père pose un pistolet sur la banquette, entre maman et lui, et m'ordonne de me coucher sur le plancher de la voiture... Fausse alerte : le camion est en panne. Mon père promet d'envoyer des secours. Une demi-heure après, alors que nous sommes encore à cinquante kilomètres de Chellala, j'en aperçois au loin les lumières. Mon père, soulagé, déclare que si la centrale fonctionne, c'est que tout va bien... »

Pendant les années qui suivirent, il n'y eut pas le moindre incident dans la région. La réputation de mon père avait dû jouer. Il avait une vision romaine de la colonisation : nous étions là pour servir, enrichir ce pays et ses habitants pour la plus grande gloire de l'empire français. Il était très attaché à la culture musulmane, parlait couramment l'arabe maghrébin et lisait parfaitement l'arabe littéraire. Ainsi tous ses discours commençaient-ils par la formule consacrée : « Au nom d'Allah tout puissant et miséricordieux ». Un autre facteur intervenait favorablement : un des chefs du FLN [22] était un de ses anciens copains de classe à Bogarhi !

[22] Front de libération national.

Le jour de la grande fête de l'Aïd-el-Kébir, une rumeur d'attentat circula dans Chellala. Comme tous les ans, mon père, en grand uniforme blanc, alla quand même à la mosquée, ostensiblement, avec tous les Caïds et Bachagas courageux, sans garde ni arme.

Mais un drame arriva, loin, dans le Constantinois : Armand, mon cousin, avait été égorgé et horriblement mutilé. Alors qu'il conduisait chez le médecin d'El Aria le fils très malade d'un ouvrier arabe, ils étaient tombés sur une troupe FLN descendue des Aurès qui massacra tout le monde dans le village, les indigènes comme les français.

De retour de l'épouvantable enterrement, l'inquiétude du personnel de Chellala était grande : tous s'attendaient à des représailles. Évidemment, il n'en fut rien. Ce qui fit dire à Yamina que notre religion était « étonnante » !

La vie reprit son cours avec quelques changements comme l'arrivée, inutile, d'un bataillon de gardes mobiles, qui fut installé dans la salle des mariages. Je me souviens que l'un d'entre eux, assis sur un EBR [23], me raconta comment, je ne sais où, il avait reçu une balle dans le dos. Comme il avait l'air bien portant, j'en déduisis que les balles n'étaient pas forcément dangereuses.

[23] Engin blindé de reconnaissance.

D'autres changements intervinrent : mon lit fut transféré près de la chambre des parents et, fait à la fois inquiétant et rassurant, des fusils Stati [24] à baïonnettes et des grenades défensives étaient disposés dans le couloir qui reliait les chambres. Mon père, en plus, nous fit faire de l'entraînement au tir : dans un endroit isolé, nous avons tiré sur des boîtes

de conserve avec un vrai Colt. Ce revolver étant lourd et son recul très puissant pour moi ; je ratais toutes les cibles, mais Annie fut remarquable : une véritable Calamity Jane !

[24] Fusil italien assez léger.

SOMMAIRE

1955-1956

« Voilà, c'est arrivé, j'ai réussi l'examen d'entrée en 6^e et suis donc, moi aussi, condamné à au moins un an d'internat au collège de Médéa !

Nanti du numéro 29 et d'un trousseau que maman, en pleurant, a agrémenté de mes initiales brodées en rouge, je suis jeté dans un univers particulièrement rébarbatif... »

Le collège était conforme aux normes de l'ancienne Troisième République : quatre bâtiments de trois étages enserraient complètement une cour nue, goudronnée, bordée d'une galerie couverte. Toutes les fenêtres étaient grillagées, avec les vitres donnant sur l'extérieur recouvertes de peinture blanche à la luminosité déprimante. Les murs des salles de classe et des couloirs avaient une triste couleur crème avec un soubassement marron, par contre le réfectoire et les dortoirs aux derniers étages étaient peints en vert clair.

Le dortoir était immense avec sa trentaine de lits alignés de part et d'autre. À une extrémité se trouvait la chambre vitrine du surveillant et à l'autre la salle de toilette traversée par deux longs bacs surmontés d'une ligne de robinets d'eau froide ; ensuite venait le vestiaire aux armoires métalliques cadénassées. Pour éviter les discussions nocturnes, nous étions mélangés par classe, par religion et surtout entre villages ; ainsi, je me retrouvais entre un musulman de la classe de 5^e et un juif de 3^e venant de Bogarhi ! Ce fut le lieu de mes plus grandes tristesses, et parfois de mes pleurs silencieux : dans l'obscurité de la nuit, la lumière du lampadaire de la rue, après passage de la fenêtre aux vitres peintes

glauques, projetait sur le mur en face de mon lit, dans une demi-lueur blafarde, une grande et lugubre croix noire.

Le réfectoire était une salle agréable. Quels que soient les plats, on y mangeait avec voracité et gaieté. Pour chaque tablée de huit, le plus âgé, désigné « chef de table », distribuait les parts en toute équité. Face à l'adversité qui nous entourait, la solidarité des internes était exemplaire. Ainsi, petit bizut, j'avais un « parrain » de la classe de seconde, chargé de m'initier et de me protéger.

Bien distincts des externes multicolores, nous étions tous vêtus de tabliers en tissu indéchirable gris, parfois noir, plus ou moins longs, mais que chacun portait à sa façon : avec ou sans ceinture, ouvert ou boutonné, col relevé ou pas, taché d'encre ou de craie, stylos ou mouchoir dépassant de la poche, etc.

Tout jouet étant interdit, les récréations se passaient à jouer à la marelle, comme les filles, mais sur un terrain tracé à la craie, beaucoup plus grand et athlétique. En cachette naissaient de vrais tripots, où l'on faisait des parties de poker et le plus souvent de belote (depuis, je déteste les jeux de cartes). Les discussions aussi étaient importantes : sans moqueries, j'appris enfin de mes camarades comment naissaient les enfants !

Le plus amusant était de chanter en groupe *Bambino* de Dalida, ou du Georges Brassens. Le plus remarquable fut ma première expérience orchestrale :

« Nous sommes dans les w.c., des règles plates de différentes dimensions ont été coincées dans les portes pour faire, en les frappant, des sons de contrebasse, un batteur donne le rythme en heurtant de sa main une autre porte, un

élève tambourine le plancher avec ses clés, les spectateurs et moi-même improvisons des « ouabidibada » : une mélodie très jazz se développe et s'amplifie jusqu'à ce qu'un *pion* nous chasse avec pertes et fracas... »

En fin d'après-midi et le soir après le repas, il y avait « études surveillées ». Inconsciemment révolté par ce système éducatif, j'y faisais mes devoirs à contrecœur, avec une lenteur remarquable tout en refusant d'apprendre la moindre leçon !

Inutile de vous dire que mes résultats scolaires furent peu brillants. Ainsi, malgré tout mon charme, j'avais peu de chance de séduire les quelques filles externes que nous avions dans la classe et dont nous rêvions tous, sans l'avouer (les classes mixtes étaient rarissimes à l'époque).

Cependant, une fois, je fus premier de la classe pour la composition trimestrielle d'orthographe et grammaire ! Oui, vous lisez bien ! L'explication est simple : tous les élèves, moi compris évidemment, avaient eu zéro à la dictée, extrêmement difficile... Mais j'avais décroché un 9/10 aux questions de vocabulaire et d'explication de texte ! Cela ne me porta pas bonheur : en effet quelques jours après, je demandais sans cesse à changer de banc en classe, car j'avais mal aux reins, très mal... Je finis par atterrir à l'infirmerie où fut diagnostiquée par un médecin, appelé d'urgence, une très sévère angine qui attaquait mes reins. Je suis resté alité pendant quinze longs jours dans un local uniformément carrelé de blanc. Hormis les visites de l'infirmière, j'étais très seul, car mes copains n'avaient pas l'autorisation de me rendre visite. Ma guérison fut donc une grande délivrance et la vie reprit son cours et ses cours...

Je n'arrivais pas à comprendre les cours d'anglais, car je n'entendais rien à la prononciation des mots de cette langue barbare (aujourd'hui encore !). J'aurais aimé faire de l'arabe en première langue, mais à l'inverse de l'époque de mon père, cela n'existait pas : stupidement, l'éducation nationale avait décrété que nous devons tout faire comme en métropole !

Le plus abominable se rapporte à un cours de maths. La prof avait donné un devoir assorti de la menace suivante : « Une consigne pour toute note en dessous de 6/20 ». Évidemment, j'eus 5/20 ! Quelques explications sont nécessaires pour comprendre la suite : en internat, toute consigne, même d'une heure, se soldait par l'interdiction totale de sortie pendant le week-end. C'était dramatique, car nous ne sortions des murs que le jeudi pour aller au stade, marchant au pas et chantant « Ah ! qu'il fait bon d'avoir vingt ans... (sic) ». De ce fait, le moment le plus tendu de la semaine était la lecture des noms des consignés par le surveillant général à l'étude du vendredi soir. J'étais sur la funeste liste, et, horreur ! ce samedi-là, après plus de deux mois d'absence, mes parents passaient me prendre pour un week-end à Alger. Rien n'y fit. J'eus seulement le droit, comme le règlement le prévoyait, de voir mes parents pendant une heure au parloir ! Maman fondit en larmes... La fatalité avait voulu que ce soit ma seule consigne de l'année.

Les dimanches, si nous avions un « correspondant » agréé par nos parents, nous pouvions sortir librement à onze heures. Madame Bonnessœur, notre ancienne voisine, veuve d'un officier de méharistes [25], fut une correspondante idéale. Sa villa sentait bon les années 1920 et elle me

préparait un repas copieux (son gruyère avait un goût étrange que je n'ai jamais retrouvé). Mais, surtout, elle me laissait entièrement libre d'aller ensuite avec mes copains d'internat.

[25] Troupes de soldats montés sur des dromadaires et parcourant le Sahara.

Avant toute chose, j'achetais systématiquement un paquet de bonbons gommes, que je ne mangeais pas immédiatement, car le but était de les cacher sous mon oreiller au dortoir, pour en déguster un chaque soir à titre de consolation. Notre grande distraction était le cinéma, mais cela était extrêmement frustrant, car l'unique séance de l'après-midi finissait généralement vers 18 h 30 ; or il fallait rentrer au collège une demi-heure avant. Nous gardions un œil sur nos montres pour ne pas être en retard et écoper d'une consigne. Nous partions donc, en rageant, au moment crucial où sur l'écran se dénouait l'action. Ainsi, je n'ai jamais vu la fin du péplum *Sémiramis, esclave et reine*, ni la fin de ce film de guerre avec combats de sous-marins, ni la fin de *Strategic Air Command*, ni...

Après avoir été dûment autorisé, Jean-Marie Fournier, un copain, meilleur élève de la classe, car son père était instituteur, m'invita à passer le week-end dans sa famille. Malgré la « guerre », les deux gamins que nous étions avons pris le train pour rejoindre son lointain village. Je fus très mal à l'aise, non pas pendant le voyage, mais dans l'école où habitaient les Fournier. Moi, le mauvais élève, je devais parler, manger et dormir sous les yeux d'un instituteur.

Certes, il était sympathique, mais trop imprégné et trop fier de son affreux métier.

Au mois d'avril (ou de mai ?) se produisit un grand chambardement à cause du ramadan : pour la première fois, chrétiens et musulmans furent installés dans des dortoirs différents. Pendant un mois, alors que nous suivions les horaires habituels, eux, mangeaient et festoyaient tard dans la nuit ; par contre, entre midi et 14 h, ils montaient aux dortoirs pour faire la sieste [26].

[26] Absurdité de l'histoire de l'Algérie : bien après l'indépendance, dans ces mêmes dortoirs, 30 ans plus tard, une troupe d'islamistes tuèrent tous les élèves, car ceux-ci n'avaient pas respecté... le jeûne du ramadan !

Hormis le prix de « camaraderie » et une médaille d'argent en course de vitesse aux olympiades de fin d'année, celle-ci se termina en catastrophe : je devais redoubler la sixième ! Ma seule consolation était que j'éviterais la honte de voir mes copains en classe de 5^e, car je changerai de collège l'année suivante. En effet, mon père avait un nouveau poste et le futur internat en était plus proche.

Pierre aussi changea de lieu d'études en passant des Pères blancs au lycée d'État de Maison-Carrée. Quant à Annie, elle resta dans le lycée de jeunes filles de Blida, où elle avait ses amies.

SOMMAIRE

1956-1957

Après quatre années passées au même endroit, les hauts fonctionnaires devaient obligatoirement changer de poste : le nouveau domaine de mon père fut la commune mixte du Djendel, avec comme chef-lieu Lavigerie (du nom du cardinal créateur de l'ordre des Pères blancs).

Cette petite ville, dans une plaine verdoyante entre les montagnes côtières et celles de l'Atlas, était absolument semblable à un village de métropole : la rue principale partait de l'église néogothique avec sa petite place décorée du traditionnel monument aux morts, puis descendait vers un square très fleuri devant lequel elle bifurquait vers l'ouest en rue commerçante, puis en une belle route bordée de platanes ; de l'autre côté, un chemin descendait vers les rives du fleuve Chelif. N'imaginez pas un fleuve comme la Seine, celui-ci était beaucoup plus petit et son eau de couleur jaune s'écoulait lentement en été. Malgré l'interdiction, je m'y suis baigné une fois pour suivre les camarades. C'était d'autant plus stupide qu'il y avait, dans notre jardin, une très agréable piscine dans laquelle j'avais appris à plonger et à nager facilement sous l'eau.

Notre jardin – ou plutôt notre parc – bordait le chemin allant du square au Chelif. Sur sa partie haute, il y avait une pelouse agrémentée de chapiteaux et de stèles romaines que j'ai essayé en vain de déchiffrer avec mon latin débutant. Il y avait ensuite une allée de pins où nichaient des cigognes aux caquètements très désagréables, puis l'on trouvait, bordée de pergolas et de carrés de cannas aux fleurs rouge feu,

la piscine qui servait aussi de bassin d'irrigation. Enfin, le jardin finissait en un grand potager surplombant le Chelif et une orangerie, grâce à laquelle nous buvions d'incroyables quantités de jus d'orange. Devant l'allée de pins, la maison était de plain-pied avec des enfilades de pièces spacieuses meublées de façon assez moderne. Sur son autre face, elle donnait dans une vaste cour gravillonnée, bordée d'un côté par de petites dépendances et de l'autre par les bureaux administratifs. Le mur du fond de cette cour nous séparait de celle de la gendarmerie et avait en son centre une haute tour carrée de trois étages, auxquels on accédait par des échelles.

Les grandes vacances furent très agréables. J'avais davantage de copains avec qui jouer aux « cow-boys et aux Indiens » dans le parc ou faire du vélo dans le village. Et il y avait Aline ! la sœur de mon camarade François. J'étais tombé amoureux d'elle, car c'était une mignonne petite blonde aux yeux très bleus. Un après-midi, dans le jardin, je lui déclarai ma flamme : sa froideur et son dédain glacèrent brutalement et définitivement mon sang ! Quant à mon premier baiser, il fut volé, non par mes soins, mais par une charmante brunette qui se jeta sur moi alors que je la croisai dans la rue. Elle se sauva aussi vite. C'était la fille du propriétaire du café-restaurant situé en face du square. Malheureusement, je ne la revis pratiquement jamais et ne me souviens même pas de son prénom !

On se baignait souvent avant midi puis l'on prenait l'apéritif en famille ; je goûtais du whisky (avec Perrier) pour

la première fois, mais je préférais le sirop d'orgeat glacé additionné d'un peu de rhum.

Annie s'adonnait toujours à la lecture, sans se percher dans un arbre comme à Chellala, et Pierre à l'aéromodélisme. Il avait construit un avion en balsa et entamait la construction d'une petite fusée. Pour que je le laisse tranquille, il m'avait chargé de trouver un moyen de mesurer la hauteur où elle grimperait. J'avais choisi de mesurer cela en relevant l'angle et je me lançais dans des séries de mesures de triangles, persuadé qu'il y avait forcément une constante... En vain. De toute façon, la fusée ne fut jamais terminée. Des années plus tard, en maths, à ma grande joie, je découvris l'absence de constante, mais l'existence des tables de trigonométrie.

Pierre et Annie sortaient souvent avec toute une bande de jeunes qui organisaient des « surprises-parties » dans la salle paroissiale sous l'œil indulgent du curé de Lavigerie ! Ainsi, au Noël suivant, ils eurent la joie de recevoir un Téppaz [27] et d'écouter les premiers disques 45 tours de rock (Bill Halley et les Platters).

[27] Célèbre électrophone des années 1960.

Comme nous étions dans une région où les fellaghas [28] étaient très « actifs », un régiment d'artillerie avait ses quartiers à Lavigerie. Les canons de 105 [29], inutiles pour cette guérilla, étaient alignés devant la gendarmerie.

[28] Combattants du FLN.

[29] Grands canons tirant des obus de 10,5 cm de diamètre.

Le colonel résidait chez nous, dans la partie de la maison réservée aux invités, et une section de soldats occupait deux des dépendances de la cour. J'aimais bien discuter avec ces appelés métropolitains, mais l'odeur violente de ces deux dortoirs me chassait rapidement. En haut de la tour, il y avait les antennes et le standard radio militaire ; j'adorais entendre comme dans les films : « Ici, Tango Charly... » ; de plus, la vue était très belle, mais il y avait en dessous la cour de la gendarmerie...

« Un arabe pantelant est attaché les bras en l'air à un des murs. On entend des cris de douleur provenant d'une salle et couvrant le bruit de la « gégène » [30]. Très mal à l'aise, le radio me demande de redescendre... »

[30] Génératrice d'électricité à pédalier, utilisée par l'armée en campagne.

Mon père convoqua le commandant de gendarmerie et lui dit : « Comment, vous, un héros de la résistance, rescapé du maquis du plateau des Glières, comment pouvez-vous faire cela ? »... Peu de temps après, en pleine nuit, un coup de téléphone nous réveilla, les cris et les pleurs d'une femme effarée appelaient au secours : « Notre ferme est attaquée, par pitié, sauvez-nous ! » Le temps que les troupes interviennent, il était trop tard : Devant la ferme brûlée, étaient alignés dans l'ordre d'égorgement : un bébé, deux garçons, une fille violée, la femme violée et enfin, après avoir tout vu, le père... C'était la justification du commandant de gendarmerie qui avait déjà trop vu ce type d'abominations. (Traumatisés par ce coup de téléphone, mes parents ont

refusé pendant plus de vingt ans d'installer un appareil téléphonique dans leur appartement).

Quelques explications sont nécessaires pour comprendre la situation de l'Algérie dans les années 57-58.

Il y avait neuf millions de musulmans et, à cette époque-là, une minorité était « anti-française » ; car, contrairement à ce que l'on dit de nos jours, il n'y avait absolument pas d'apartheid [31] et tout habitant pouvait demander la citoyenneté française à condition de se plier au droit républicain et de quitter le droit coranique (pas de polygamie, héritage égalitaire...) ce que peu de musulmans souhaitaient. Mais contrairement aux autres « colonies », il y avait un million d'habitants européens, dont une minorité était des agriculteurs et, parmi eux, une centaine seulement avaient des fermes de surfaces supérieures à la moyenne des terres agricoles de métropole ; au final, seules dix familles avaient de très grandes exploitations (dont celle des Klein [32] qui était à Lavignerie). La très grande majorité des Européens était formée d'ouvriers, d'artisans, de petits commerçants et de fonctionnaires. Les pieds-noirs n'étaient donc pas un peuple de nantis « faisant suer le burnous » comme le déclaraient certains journaux en France !

[31] Dans un des livres « d'Histoire » de classe terminale des années 1990, j'ai lu que les indigènes, en Algérie, n'avaient pas accès à certains moyens de transport ni aux mêmes écoles que les Européens !

[32] Les terres de Klein étaient comparables à ce que l'on voit dans le « Middle West » américain : une douzaine de moissonneuses-batteuses en ligne moissonnaient les champs de céréales. Le personnage, par contre, était très sympathique et vivait très sobrement.

Selon Pierre qui les connaissait, il était très exigeant avec ses enfants (son fils aîné était ingénieur agronome).

Une réunion fut organisée par les agriculteurs de la région et mon père nous en fit plus tard le compte-rendu. Klein déclara :

« Le gouvernement français n'est pas net dans sa politique en Algérie. Il faut s'organiser et agir politiquement, car sinon vous serez spoliés ou tués. »

Quelqu'un lui lança :

« Évidemment, vous, le plus riche, vous voulez défendre vos gros intérêts !

— Ne croyez pas cela, répondit-il, ce sont les plus pauvres qui souffriront le plus ! Personnellement, grâce à ma fortune, j'ai déjà assuré mes arrières en acquérant de très belles terres dans le sud-ouest de la France ! »

Le lundi de bonne heure, Tailleb, le chauffeur de la traction avant officielle, m'amenait à mon internat à Miliana à quelque cinquante kilomètres. Jusqu'à Affreville, la route entre les champs de blé était rapide, mais ensuite elle grimpa et zigzaguait rudement dans la montagne... pourtant, Tailleb accélérât de plus en plus. N'étant pas du tout pressé d'arriver, je lui demandais pourquoi il allait à cette vitesse. Sa réponse me stupéfia : « C'est pour aller plus vite que les balles ! »

Miliana était la ville où avait enseigné, dans les années 1870, le grand-père de maman. C'était une cité bâtie sur les contreforts du mont Zaccar, célèbre pour sa riche mine de fer à ciel ouvert. Une voie ferrée avec ses wagons de minerais

traversait la ville, dont les rues étaient colorées de poussières rouges.

L'internat, situé dans le haut de la ville, était architecturalement parlant le frère jumeau de celui de Médéa conformément au programme des années 1900, mais l'ambiance y était un peu plus sympathique. Les vitres donnant sur l'extérieur étaient également peintes en blanc, mais pas les deux rangs du haut ; ainsi, depuis la salle d'étude, apercevait-on le Zaccar et voyait-on les nuages des explosions des mines avant que nous parvienne le bruit des déflagrations.

Dans les dortoirs, nous étions regroupés par classes ce qui rendait les soirées plus distrayantes si le surveillant n'était pas trop « féroce ». Un soir, nous eûmes même le droit de descendre en pyjama dans la cour pour observer une éclipse de Lune.

Mes résultats scolaires étaient évidemment meilleurs et les professeurs moins antipathiques. Le plus étonnant était le prof d'anglais, *frangaoui* [33]. Probablement limogé en métropole et exilé dans ce lointain collège, il était très convivial et pratiquait une pédagogie nouvelle. Par exemple, en début d'année il nous distribua des prénoms anglais ou américains ; malheureusement, il y avait avant moi un autre Michel, un externe, qui fut gratifié du nom de Mike, alors j'eus droit à Nick ! Imaginez la rigolade des copains : de toute évidence, notre gentil professeur ne savait pas que c'était une insulte en Algérie. Et comme je ne percevais toujours pas l'accent anglais, inutile de vous dire que ce fut ma plus détestable matière.

[33] Expression pied-noir désignant un français fraîchement débarqué en Algérie.

Aux récréations, nous pratiquions des jeux collectifs impliquant tous les internes. C'était particulièrement joyeux et brutal, par exemple « l'ours » : au centre d'un cercle, une équipe formait bras dessus bras dessous un « ours » identique à une mêlée de rugby et qui tournait. L'autre équipe devait depuis les bords du cercle sauter dessus jusqu'à ce que l'ours s'écroule, mais malheur à celui qui posait le pied par terre, un joueur nommé « la mère de l'ours » avait le droit de le frapper jusqu'à ce qu'il quitte le cercle ! Une variante encore plus dangereuse, « la chenille », se passait contre un mur ! Le plus amusant était le tournoi de chevaliers : chaque élève de grande classe prenait sur son dos un plus jeune, le but étant de faire tomber les autres et de rester le dernier en piste. Je me souviens d'une chute terrible sur du carrelage et, pour savoir si je n'avais pas de traumatisme cérébral, je me rappelle avoir récité les déclinaisons latines (j'étais « bien sonné » !).

Un des élèves de 5^e nous fit découvrir un livre scout étonnant, *Étape* : nous y apprenions tout de la vie dans la nature, comme camper dans les bois, et cela nous faisait rêver. On formait un groupe uni et l'on s'amusait bien. Je ne me souviens pas beaucoup des devoirs en salle d'étude, par contre j'écrivais pour mes copains un roman d'espionnage et pour moi-même des poésies ! L'une d'entre elles eut un grand succès auprès du prof d'anglais « gauchiste », mais ne plût pas du tout à mon père. Et pour cause, elle commençait comme ceci :

*Plutôt qu'asservir tous les hommes égaux
Et les faire gémir dans de noirs cachots,
Plutôt que faire souffrir celui qui va chantant,
Plutôt que faire martyr un peuple mécontent...*

De toute évidence mes observations du haut de la tour à Lavigerie m'avaient inconsciemment, mais profondément marqué.

Le jeudi après-midi, nous étions de sortie au « stade » ; en fait, c'était, juste au-dessus de l'internat, un grand terrain sur le flanc de la montagne avec peu de végétation hormis quelques bosquets d'eucalyptus. C'est là que j'ai fumé ma première « cigarette ». En réalité, il s'agissait de feuilles d'eucalyptus enroulées dans du papier quadrillé ; certains camarades préféraient « fumer » les fleurs ; c'était très parfumé, mais ne présentait aucun intérêt si ce n'est celui de défier le lointain surveillant. Un marchand ambulant arabe nous attendait régulièrement au « stade » avec une sorte de poussette remplie de sandwiches aux merguez et de boissons ; il nous proposait des petites bouteilles : « C'est un jus de pomme, très, très bon », disait-il. Nous bûmes ainsi nos premiers Coca-cola ! Plus sérieusement, l'on jouait au foot et surtout au basket, ce qui me valut quelques entorses au pied.

Tout, cependant, n'était pas rose et la discipline était parfois terrible. Par exemple : nous montions au dortoir en scandant le pas dans l'escalier (comme les prisonniers de jadis) avec interdiction formelle de toucher la rampe...

« Un copain devant moi trébuche, par réflexe j'attrape la rampe pour ne pas tomber. Immédiatement le surveillant, « M. Moktar », du bas de l'escalier, hurle après moi et me lance son trousseau de clés à la figure... Repartant en frottant ma joue, je bénis le ciel, car il ne m'a pas consigné... »

La grande différence avec Médéa, c'est que je rentrais à Lavigerie tous les week-ends, sauf quand les parents sont allés en France pour l'enterrement de Maurice, le frère de maman. (Pendant le trajet en avion, ils eurent droit à un orage épouvantable avec un trou d'air record de 300 mètres en chute libre : depuis, ils ne sont plus jamais montés en avion !).

À cette période, je fus invité par le sous-préfet de Miliana. Le dimanche matin, pour la première fois, je vis le proviseur, en personne, qui vint vérifier ma tenue : je n'avais pas de cravate et il fallait y remédier ! Un élève d'une grande classe m'en trouva une, mais il ne savait pas faire le nœud. J'essayais donc toutes les combinaisons possibles pour en faire un. Je trouvais bien une méthode, mais la cravate était à chaque fois à l'envers avec la couture et l'étiquette devant. Heureusement, j'eus l'idée de commencer avec la cravate à l'envers pour aboutir au bon sens. (Tout le reste de ma vie, j'ai utilisé ce nœud original, car il est fin, symétrique et se défait facilement sans abîmer le tissu. Il y a peu de temps, j'ai appris que c'était le nœud « Lord Byron »).

Le week-end suivant, je l'ai passé à Lavigerie, non pas chez nous, mais chez d'autres membres de la famille ! En effet, la boulangerie de Lavigerie avait été créée par un cousin de mon père. Cet ancien pilote de la guerre de 14-18 était décédé depuis quelques années. Sa femme et sa charmante fille, Andrée, avec l'aide d'ouvriers, géraient le magasin. Jamais je n'oublierai le parfum sublime du pain sortant du four et les stridulations des grillons « porte-bonheur » qui accompagnaient toutes les boulangeries tu temps jadis. Andrée, grande, brune, élégante, était le point de mire de tous les jeunes gens du village. (Ce fut un des

soldats du contingent qui emporta le prix. Ils se marièrent dans l'année et partirent à Saint-Étienne).

La fin d'année fut extrêmement joyeuse au dortoir, car notre jeune surveillant, « M. Valey », nous laissait une très grande liberté et aimait bien notre compagnie, même un peu trop...

« Je suis allongé sur mon lit et tout autour les copains discutent sur le thème des filles. M. Valey se joint au groupe. Nous lui demandons avec avidité :

« Monsieur, pouvez-vous nous expliquer comment il faut s'y prendre avec les filles ?

— Il faut être très doux et faire de subtiles caresses, dit-il en joignant le geste à la parole et, évidemment, sur moi. Sa main remonte le long de ma jambe. Elle arrive trop haut, mon sang ne fait qu'un tour et je cris « Stop ! » : aussitôt il s'arrête et change de conversation... »

Nous n'avions jamais entendu parler de pédophilie, mais de toute évidence l'instinct était là pour nous protéger. Pour être franc, un des internes, un peu « bizarre », aurait bien aimé être à ma place, car il aimait masturber certains de ses petits camarades !

Quant à notre surveillant, il était particulièrement « léger » : le dernier soir avant la sortie définitive, nous étions au moins une douzaine dans sa *piaule* pour voir le pistolet qu'il avait acheté à cause des « événements » [34]. Soudain une déflagration épouvantable et une odeur de poudre envahirent la minuscule pièce. La balle était fichée dans le mur à notre hauteur après être passée à quelques millimètres de nous : l'absence de victime tenait du miracle.

[34] Un lundi matin, nous avons constaté que tous les internes (arabes) provenant d'un même village étaient absents : le car qui les emmenait à Miliana avait été attaqué.

L'été suivant fut marqué par un magnifique voyage en France, et en particulier à Paris. Je découvris enfin la tour Eiffel, les Champs-Élysées, Notre-Dame, le Louvre, etc. Notre hôtel était près des Invalides, mon musée préféré.

J'ai été fasciné par le métro, en particulier par son étrange odeur d'ozone et, bien sûr, comme tous les provinciaux, par la fermeture automatique des portes. Mon père nous amena même dans une cave de Saint-Germain-des-Prés : le célèbre *Tabou* ; je fus intéressé par le vrai jazz, mais la surpopulation et le nuage de fumée rendaient la vision et la respiration très difficiles.

Inquiets de l'avenir, les parents cherchèrent à acheter un appartement dans la région parisienne. Mais à cette époque-là, les constructions et les logements étaient particulièrement rares. Ils trouvèrent finalement un quatre pièces neuf mais dans une banlieue ouvrière, à l'époque peu avenante, grise et triste, cependant desservie par le métro : Pantin.

Au retour des vacances, mon père demanda, sans regret, à changer de poste pour devenir à Alger l'adjoint de son ami le préfet Bollote. De plus, il devait y être hospitalisé pour subir une grave opération du foie.

SOMMAIRE

1957-1958

Les parents habitèrent donc dans le deux-pièces d'Hydra. La salle de séjour était assez grande pour servir à la fois de salle à manger et de salon ou de chambre quand Annie, Pierre ou moi-même n'étions pas en internat. Annie avait un lit avec cosy, mon frère et moi dormions dans un canapé-lit. La chambre était réservée aux parents. Les pièces décorées de façon moderne (style 1960 très coloré) donnaient sur une grande terrasse agrémentée de plantes vertes et protégée du soleil par un long auvent de couleur rouge orangé. De là, on ne voyait pas la mer, car Hydra était sur le flanc sud de la montagne algéroise, mais l'on dominait un vallon verdoyant peuplé de jolies villas ; dans celle d'en face habitait mon ami de week-end, Gérald, avec qui je partageais ma passion récente pour les petites voitures Dinky Toys.

Notre voisin de palier était représentant voyageur de commerce et habitait avec sa mère, une vieille dame corse parlant mal le français. Un jour, elle demanda à maman quel était le métier de son mari :

« Il est chef de cabinet du préfet d'Alger », répondit-elle. La vieille dame fronça les sourcils. Alors maman expliqua :
« Il s'occupe des papiers... » Ce qui ne fit qu'aggraver le quiproquo !

Depuis que le général Massu (que l'on voyait tous les dimanches à la messe dans l'église d'Hydra) et ses fameux paras avaient gagné la bataille d'Alger [35], la ville était sereine et superbe. « Alger la blanche », accrochée sur les

flancs de l'atlas côtier, enserrait son port à l'ouest de la baie ; celle-ci s'arrondissait en une côte plate sablonneuse jusqu'à Maison-carrée et se refermait à l'est en promontoires rocheux à la Pointe-Pescade.

[35] Ils avaient détruit, en utilisant des méthodes « douloureuses », tout le réseau FLN de la région. Ce réseau avait organisé de terribles attentats à la bombe comme celui de l'*Automatique*, un café fréquenté par tous les étudiants de la faculté d'Alger (la fille de la libraire d'Hydra fut amputée des deux jambes !).

J'ai situé Maison-carrée, car c'est là que j'ai rejoint Pierre en internat. Ce lycée était fondamentalement différent des précédents : c'était un chef-d'œuvre du style « Bauhaus ». Mon père, alors qu'il finissait ses études de droit, y avait été surveillant [36] l'année de son inauguration, en 1933.

[36] Le proviseur refusa de payer mon père à la fin de l'année. Pour se rembourser, il emporta un des tabourets du dortoir (tabouret que je possède toujours).

Les bâtiments, séparés par des espaces verts (qui nous étaient interdits !), donnaient sur des terrains de sports, un parking et sur une immense cour d'où l'on pouvait voir la mer au nord, et Alger à l'ouest. Les murs des salles étaient de couleur crème avec de grandes baies vitrées à l'huissierie métallique peinte en rouge vif. Les escaliers et les couloirs étaient clairs et spacieux avec le même contraste de couleurs. Notre dortoir dans un des étages était bien proportionné ; les dessus-de-lit n'étaient pas immanquablement blancs, mais orange, et il y avait entre les lits de solides tabourets en chêne

servant de table de nuit. Enfin et surtout, aucune vitre n'était peinte, ce qui permettait de voir au loin les lumières de la ville et des bateaux se refléter dans l'eau.

Bref, le site était agréable.

Au réfectoire, la tradition voulait que l'on tire tout au hasard, les parts de viande ou de desserts comme la désignation du chef de table (en cas de chahut, c'était lui qui était consigné !) : une cuillère légèrement tordue était mise en rotation sur une assiette et sa queue à l'arrêt indiquait le gagnant ! Ce qui paraît impensable de nos jours, c'est que nous avions sur la table un grand broc de vin rouge ou, au choix, pour les musulmans, un broc de café noir ! Comme ces boissons ne nous intéressaient pas, le chef de table donnait notre broc à la table des élèves de première dont faisait partie Pierre ; cela leurs permettait d'avoir le vin puis le café et nous leur bienveillance. Curieusement, je n'ai jamais vu d'élève ivre, sauf une fois : ce camarade venait d'apprendre par l'intermédiaire du *surgé* [37] que ses parents divorçaient.

Par contre, beaucoup d'internes fumaient en cachette dans les w.c. C'était assez risqué, car chacune de ces cabines à la turque donnait directement sur la cour par un portillon que l'on fermait en coinçant, entre le ventail et le chambranle, un mouchoir signalant l'occupation du lieu. Évidemment, alors que pour la première fois je « fumotais une *bastos* », je fus découvert par « moustique » : c'était un surveillant arabe, ainsi surnommé, car il était aussi petit et rapide qu'un élève de sixième. Il me sermonna et me menaça de terribles sanctions... si je recommençais !

[37] Surveillant général.

Le jour de la rentrée, Pierre m'avait dit en secouant sa main : « Ouhlalalala ! Tu as Pif en latin-français ! » Lui aussi souffrait dans les matières littéraires. Or, le lendemain...

« Dans le couloir, les élèves de cinquième 1 et moi-même sommes en train de nous agiter devant la salle de cours... Le *surgé* surgit et demande :

« Qui attendez-vous ?

— Monsieur Pif », dis-je, car je suis le plus proche. Un curieux sourire se dessine sur son visage et, se penchant vers moi, il susurre :

« Vous voulez dire monsieur Ney. N'est-ce pas ?... »

Le pire, c'est que j'ai cru que le surveillant général plaisantait, car je n'avais pas réalisé que « Pif » était le surnom.

Quelques jours plus tard, « Pif » nous donna à faire la traditionnelle rédaction « Racontez vos vacances ». J'en profitais pour tester mes talents romanesques et inventais une superbe histoire de radeau construit avec des amis pour une aventure se terminant dans une tempête. Quinze jours après, en cours de français...

« J'imagine sortant de mon stylo, identique à une fusée intergalactique, des personnages qui explorent les veinules du bois de la table et se dirigent dangereusement vers le trou noir qui jadis servait à mettre l'encrier... Soudain la voix de Pif retentit près de moi :

« Il y en a, parmi vous, qui croient qu'inventer des absurdités remplace de bonnes descriptions de la réalité. »

Il ajoute en me fixant du regard :

« Et qui font plus de fautes d'orthographe qu'il n'y a de mots dans chaque phrase !... »

L'horrible réalité reprenait le dessus, j'étais anéanti.

Quant aux maths, je ne vois dans mes souvenirs que la magnifique voiture américaine couleur corail de la prof.

Les autres cours dont je me souviens sont, d'une part, ceux de musique avec l'écoute de la *Danse macabre* de Saint-Saëns, car l'heure précédait la sortie du samedi, et, d'autre part, curieusement, un TP sur la reproduction de la funaïre hygrométrique ! (C'est une mousse au cycle compliqué avec sporogone, spores, œuf, etc.)

En octobre, un événement alimenta les conversations pendant des heures : Spoutnik. Ce premier satellite artificiel enflamma nos imaginations, la science-fiction était devenue une réalité !

L'hiver fut ensuite marqué par l'épidémie de « grippe asiatique ». Le nombre de malades était incroyable : il n'y avait plus de cours et tous les dortoirs, sauf un, étaient transformés en salles d'hôpital. Ayant échappé à la contagion, je me retrouvais donc dans le dortoir réservé « aux survivants ». De grands chahuts y furent déclenchés avec les traditionnelles batailles de polochons et se terminèrent par des heures, debout au pied du lit, dans le silence absolu, sans le droit de s'appuyer au montant ni de bouger !

Un week-end, je fus consigné. Je ne me rappelle pas pourquoi, mais je me souviens que nous avons eu le samedi après-midi une très agréable séance de cinéma dans le petit amphithéâtre du lycée avec comme film : *Les mines du roi Salomon*. Le lendemain, j'étais pratiquement seul dans les immenses bâtiments et j'en profitais pour chanter à tue-tête

La mer de Charles Trenet dans l'une des grandes cages d'escalier à l'acoustique et à la résonance remarquables.

Puis arrivèrent les « événements de Mai » qui furent dans le lycée tout à fait comparables à ce que, dix ans plus tard, on appela « Mai 68 ». Ce fut la pagaille du côté des autorités : les élèves des grandes classes partaient manifester à Alger (Pierre en profita bien pour retrouver sa belle « copine » Gisèle !); les contestations et les discussions étaient constantes avec comme thème chez les étudiants « Formons un nouveau pays Franco-arabe, indépendant, libre et moderne comme les États-Unis ! »

À Alger régnait une euphorie généralisée...

« Sur les grandes descentes face à la mer, du bâtiment du gouvernement à la grande poste la foule est immense, colorée, joyeuse avec même de nombreux Arabes... Un mannequin marqué « Pflimlin » est pendu à un lampadaire. Inquiet, je demande à mon père ce que cela signifie : il me rassure en disant que c'est pour se moquer du Premier ministre... Les Marseillaises et le chant *C'est nous les Africains*... vont bon train ainsi que les applaudissements, les sifflets et les discours. Petit à petit, subrepticement, apparaît le nom de De Gaulle. Annie demande à mon père :

« Il n'est pas mort pendant la guerre, celui-là ? »

Quelques jours plus tard, nous assistons au fameux discours du général. Le soir même, à table, mon père nous dit solennellement : « De Gaulle a dit : « Je vous ai compris... » Il ment et va nous abandonner ! Nous devons quitter l'Algérie, tout de suite, dès la fin de l'année scolaire ! »

Bien plus tard, je me suis demandé comment mon père avait pu, contrairement à beaucoup, deviner le futur quatre ans à l'avance. Voici les explications :

1) Féru d'histoire et de culture arabe, il savait que l'islam pouvait difficilement s'accorder avec les lois et les coutumes héritées du monde gréco-romain et chrétien.

2) Par sa profession, il voyait que la très forte démographie des musulmans ne permettait plus un développement normal et équitable du niveau de vie et des richesses du pays (malgré le pétrole récemment découvert au Sahara).

3) De par sa situation, il avait entendu des propos très inquiétants venant des politiciens de gauche. (Pour donner une idée de l'aliénation politique, je rappelle qu'un jeune officier communiste fit volontairement tomber sa section dans une embuscade FLN pour que tous ses soldats soient massacrés !)

4) Enfin et surtout, il savait que de Gaulle, depuis la dernière guerre, détestait les pieds-noirs (et réciproquement).

L'origine se situe juste après l'armistice, avec le bombardement et la destruction par les Britanniques de la flotte française à Mers-El-Kébir près d'Oran. Churchill craignait qu'elle ne passe au service des allemands. Le scandale c'est que tous les bateaux étaient désarmés, et que les Anglais ne prévinrent pas les marins pour éviter un carnage. Or, de Gaulle était à Londres et avait donné son accord à Churchill : pour les pieds-noirs de Gaulle et les Anglais étaient des monstres !

Plus tard, au moment du débarquement américain en Afrique du Nord, les gouvernants à Alger rejetaient les Anglais et de Gaulle, mais collaboraient avec les Américains

et en particulier l'amiral Darlan (il avait renié Pétain après avoir été ministre à Vichy). Les choses s'aggravèrent quand de Gaulle fit assassiner, à Alger, par des militants royalistes, Darlan son concurrent ! (décembre 1942). Le général Giraud prit la succession de Darlan à Alger et devint donc le représentant de la France auprès des Américains : De Gaulle le détesta. Les rapports entre De Gaulle et les Américains furent, également, toujours très tendus (par exemple le refus par Eisenhower de laisser de Gaulle participer au débarquement en Normandie !)

Le déménagement et les démarches furent rapidement et bien organisés par mon père.

Je garde un souvenir précis de la dernière vision d'Alger, vue de la plage arrière du paquebot. Maman pleurait, mon père ne bronchait pas, Pierre se lamentait, Annie restait coite, et moi... je ne réalisais pas vraiment la gravité de la situation : encore ébloui par les vacances passées en France, je ne pouvais pas imaginer que notre vie basculait de l'autre côté de la Méditerranée.

Fin

SOMMAIRE